Cart. 64

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1304

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



du siège
en la prise
de Cholet, 1 acte
pièce en 3 actes
—
un 2.

THÉATRE

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LE SIÈGE
ET LA PRISE
DE CHOLET;
OU LA DESTRUCTION
DES BRIGANDS DE LA VENDÉE,

Piece Patriotique, en prose & en un acte.

Les Rois !..... je les déteste. Les Prêtres !..... je les abhorre. Les Nobles !..... je les méprise.

BENJAMIN, *Scene IV.*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A ANGERS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE,

Chez MAME, Imprimeur du Département.

An II.

Angers, le huitieme jour de la troiſieme Décade du deuxieme mois de l'an ſecond de la République, une & indiviſible.

A l'Auteur de la piece intitulée : *la priſe de Cholet* ;

Les Membres compoſant le Comité de Surveillance & Révolutionnaire, établi à Angers, par les Repréſentans du Peuple, vous autoriſent à faire imprimer & faire jouer cette piece qui reſpire le plus pur patriotiſme. Le Peuple n'y trouvera point les intrigues des ſcenes de Moliere, mais le Peuple de Louis XIV eſt régénéré ; il n'a plus beſoin de ſel comique pour ſe délaſſer & oublier les fers qu'il portait ; il faut ſeulement lui mettre ſous les yeux les ſacrifices qu'il a à faire pour conquérir ſa liberté. Vous avez atteint ce but, qui concilie parfaitement vos intentions avec les nôtres, votre piece étant théâtrale, & faite pour donner du pain à des Sans-Culottes qui ſacrifient leurs talens pour l'inſtruction publique.

Courage, perſévérance, ſalut & fraternité,

Les Membres du Comité.

Thierry, Préſident ; F. Martin, Boussac, Obrumier, pere ; Naigeon, Louis Choudieu, Girard-Rétureau, Obrumier, fils ; Denou, Mellet ; Cordier, Secrétaire.

PERSONNAGES.

GERVAIS, pere de Thérèse & de Benjamin.
BENJAMIN, Capitaine de Volontaires.
THÉRÈSE.
LA VIEILLE MAROTTE.
BLAISE.
DEUX VOLONTAIRES, parlants.
LE GÉNÉRAL WESTERMAN.
UN AIDE-DE-CAMP.
VOLONTAIRES, BRIGANDS, } personnages muets.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene se passe à un quart de lieue de Cholet, & ensuite dans Cholet même.



LE SIÈGE
ET LA PRISE
DE CHOLET.

Le théâtre représente une place de village ; les coulisses sont entre-mêlées d'arbres & de maisons ; le fond représente, à la gauche, la maison Commune ; à la droite, la halle.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, THÉRÈSE.

(*Ils entrent par la droite des Acteurs.*)

GERVAIS.

QU'AS-TU, ma fille ? jamais je ne t'ai vue auſſi triſte !

THÉRESE, *avec triſteſſe & ſentiment.*

Ah ! le ſouvenir de tous les maux que nous

éprouvons depuis que les brigands se sont emparés de ce malheureux pays, se retrace aujourd'hui, malgré moi, à mon imagination, plus vivement que jamais.

GERVAIS, *avec force.*

Ma fille, oublions-les, ces maux cruels! Quand on souffre pour sa Patrie, les malheurs que l'on éprouve, sont doux à supporter.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

C'est en vain que la France entiere
Aujourd'hui se voit en danger,
Sa divinité tutélaire
Contre tous sait la protéger.
Les maux que souffre la Patrie,
Doivent-ils abattre ton cœur?

(*Avec enthousiasme.*)

Ah! dans sa Liberté chérie
Tout Français trouve son bonheur. (*bis*)

THÉRESE, *animée.*

Vous savez, mon pere, si jamais un seul regret, une seule plainte sortit de ma bouche, quand nous fûmes dépouillés par ces infâmes brigands. L'amour de mon pays, cette Liberté auguste, l'objet de mes plus tendres affections, surmonta la foiblesse si naturelle à mon sexe, &, quoique dépouillée d'une fortune que vous aviez acquise par vos utiles travaux, je n'en demeurerai pas moins constante dans mes sentimens Républicains.

GERVAIS, *avec chaleur.*

Les brigands ont pillé mon bien, brûlé ma maison, dévasté mon patrimoine; ils m'ont per-

lécuté ; ils ont attenté à ta vie, à la mienne ; & je n'en ſuis pas moins reſté fidele au ſerment que j'ai fait de vivre libre ou de mourir. Eh ! quel mérite y aurait-il à ſe dire patriote, ſi l'on ne courait aucun danger en ſervant ſa Patrie ?

THÉRESE, *douloureuſement.*

Mon pauvre frere !

GERVAIS.

Tu le pleures ! ah ! calmes tes regrets : il eſt mort pour la République ; peut-on terminer ſa carriere pour une plus belle cauſe ?

THÉRESE, *avec enthouſiaſme.*

Vaudeville des Viſitandines.

Non, non ! mourir pour ſa Patrie
Eſt le ſort le plus glorieux :
C'eſt un deſtin digne d'envie ;
C'eſt un rare bienfait des cieux. (*bis*)
Français, Français ! avec courage
Défendant votre Liberté,
L'honneur de l'immortalité,
Voilà quel eſt votre partage. (*bis*)

GERVAIS, *même air.*

Jadis, ſous un affreux régime,
Qu'était-ce, hélas ! qu'un bon ſoldat ?
Sur ſa valeur, digne d'eſtime,
Aiſément l'emportait un fat. (*bis*)
Souvent par l'avide nobleſſe
Le Citoyen fut ſupplanté,
Et l'on vit l'immortalité
Cent fois le prix d'une baſſeſſe. (*bis*)

Mais aujourd'hui, grace à notre heureuse Révolution, tout est changé. L'homme enfin rentre dans tous ses droits, et les places ne sont plus que la digne récompense due au mérite. Ah! nous aurions éprouvé les bienfaits de notre sublime Constitution, si ton frere aîné avoit vêcu.

THÉRESE.

Quels outrages inouis ces infâmes brigands ne lui firent-ils point éprouver!

GERVAIS, *avec force.*

Ils font la gloire de mon fils: ils ne purent ébranler un seul instant son courage. Vainement ces monstres le pressaient-ils de crier: *vive le roi*! Sa seule réponse, son seul cri, à toutes leurs menaces, fut toujours: *vive la République*! O mon fils! du haut du Ciel, où, sans doute, tu as reçu la récompense de ton civisme, jette un regard sur ton pere: il ne t'offrira point de futiles larmes, mais un cœur brûlant pour l'auguste cause que tu as si bien défendue: la Liberté.

THÉRESE, *avec chaleur.*

Ah, mon pere! votre inébranlable amour pour cette Liberté que je chéris, réchauffe de plus en plus mon ame. Qu'ils viennent, ces monstres, qu'ils viennent; ils trouveront en moi la digne sœur d'un frere qu'ils ont si barbarement massacré, & ma seule réponse à toutes leurs menaces, sera: *la Liberté ou la mort.*

GERVAIS, *avec chaleur.*

Il est arrivé, le jour de la vengeance; oui, ma fille,

fille, il eſt enfin arrivé. Cholet eſt cerné par nos braves Patriotes, et leur chef, auſſi digne de leur commander qu'ils le ſont eux-mêmes de lui obéir, le valeureux Weſterman, va s'emparer de ce repaire des brigands, leur unique aſyle, et les ſacrifier aux mânes des Citoyens morts pour la cauſe commune.

THÉRESE.

Mon ſecond frere, mon cher Benjamin, eſt dans ſon armée. Ah! puiſſe-t-il venger la mort de ſon aîné, & ſe montrer digne fils d'un pere tel que vous!

GERVAIS, *vivement.*

N'en doute point, ma chere Théreſe. A peine à ſon cinquieme luſtre, & militaire par ſentiment, il a déjà prouvé tout ce que peut un héroïſme ardent, guidé par l'amour de ſes freres, de ſon pays & la cauſe ſacrée de la Liberté. Soldats, Officiers, Généraux, tout s'eſt toujours réuni pour chanter ſes exploits. Penses-tu qu'il puiſſe ternir les lauriers qui, en vingt combats, ont ceint ſon front républicain? Il eſt parvenu, par ſa ſeule valeur, au grade de Capitaine. Ah! quand les ſuffrages de tous ſes Concitoyens ſe ſont réunis pour le récompenſer de ſon inébranlable civiſme, puis-je croire un moment qu'il trahira leur eſpoir & le mien? Non, il ſe montrera digne de ſon pere; digne enfant de la Patrie, il tiendra le ſerment qu'il a fait à la Liberté, de ſoutenir ſa cauſe en combattant pour elle. Oui, ma fille, il reſtera ſur le champ de la gloire, ou, victorieux, il viendra

recevoir de mes mains paternelles, le laurier dû à ſon courage.

THÉRESE, *avec chaleur et ſentiment.*

Oh ! mon cher Binjamin ! ne trompes point une ſi chere eſpérance ! C'eſt une ſœur que tu chéris qui t'en conjure. Meurs, s'il le faut ; mais meurs en digne Citoyen.

SCENE II.

GERVAIS, THÉRESE, BLAISE.

BLAISE, *accourant.*

AH, mon Dieu ! ah, mon Dieu !

THÉRESE, *vivement.*

Qu'as-tu donc ?

BLAISE.

Oh, mon Dieu, mon Dieu !

GERVAIS.

Tu m'allarmes. Serions-nous vaincus ?

BLAISE.

Ah ben, oui, vaincus ! j'avons ben l'tems d'ça !

THÉRESE.

Mais expliques-nous le ſujet de tes cris ?

BLAISE.

Le ſujet..... vous allez le voir.

GERVAIS.

L'imbécille ! Il me met dans des transes....

BLAISE.

Tiens, des transes ! c'eſt ben l'moment d'en avoir !

THÉRESE.

Mais qu'y a-t-il donc ?

BLAISE.

Ce qu'il y a ? la victoire.

GERVAIS, *gai & vif.*

La victoire ! On s'eſt battu ?

BLAISE.

Tiens, battu !

THÉRESE, *étonnée*

Comment ?

BLAISE.

Eh ! non, l'on ne s'eſt pas battu.

GERVAIS.

En vérité, ſi je comprends.....

BLAISE.

Vous n'me comprenez pas ? ce n'eſt pas ma faute.

THÉRESE, *vivement.*

Eſt-ce que Cholet ſe ſeroit rendu ?

BLAISE.

Rendu ? non pas que je ſache.

GERVAIS.

Eſt-ce qu'il y a eu une bataille ?

BLAISE.

Pas plus que ſur ma main.

GERVAIS.

Mais, de quoi s'agit-il donc ?

BLAISE.

D'une compagnie ſuperbe de braves Volontaires, commandés par votre fils, qui arrive à l'inſtant.

THÉRESE, *vivement & avec joie.*

Mon frere !

GERVAIS, *même jeu.*

Mon fils !

BLAISE.

Oui, ventregué, (*à Thereſe*), votre frere, (*à Gervais*), votre fils, Benjamin. Oh ! mon dieu, mon dieu, qu'il eſt bel homme ! & les autres auſſi dà ! Ils vous ont tous des mouſtaches à faire plaiſir. Stapendant jai-ş-eu peur d'abord ; mais je me ſuis bien vîte raſſuré, quand je leur ai eu parlé. Ils diſont tous qu'ils allont exterminer tous les Brigands ; & j'crais qu'ils l'feront ; car, tenez, moi, rien que d'les voir, j'ſuis déjà quaſi mort d'frayeur, quoiqu'ça, j'dis, je n'ſuis par trop poltron dà !

AIR : *De la Carmagnole.*

Ils ont tous l'air de bons lurons. (*bis.*)
Avec eux c'eſt sûr que j'vaincrons. (*bis.*)

Les Brigands en ce jour
S'ront battus sans retour.

(*Il danse grotesquement.*)

Morgué ! que j'som bien aise ,
Traderala , traderala ,
Morgué , que j'som bien aise !
Traderala , la , la , la.

En vain voudriont-ils résister , (*bis.*)
Ces Brigands vont bien décompter. (*bis.*)
Comme il seront confus ,
Sur la terre étendus !

Ah ! j'voudrions les voir tretous dans nos sillons ! ça ferais une bonne femaille !

Morgué ! que j'serions bien aise !
Traderala , traderala ;
Morgué ! que j'serions bien aise !
Traderala , la , la , la.

GERVAIS, *avec ivreſſe.*

Mon fils arrive , je vais le voir.

BLAISE.

Tout à ſteure. Ils venont de c'côté , (*montrant la gauche de l'Acteur*) pour aller à Cholet , qui n'eſt qu'à un quart de lieue d'ici , comme vous ſavez : qu'eu bel ordre qu'ils ont dans leur marche ; ils chantont tretous. Morguenne , rien que d'les voir aller ſi gaiement au combat , ça donne envie de s'battre , tenez , tenez , l'zentendez-vous ?

On entend de fort loin un tambour qui bat , ppo. le premier couplet de l'hymne Marſeillais ; le ſon augmente graduellement juſqu'à l'entrée des militaires ; l'Orcheſtre accompagne auſſi ppo.

Les militaires en chœur.

Allons enfans de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie
L'étendart sanglant est levé; (*bis.*)
Entendez-vous dans vos campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusques dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes;

(*Un peu plus fort.*)

Aux armes, Citoyens, formez vos bataillons;
Marchez, marchez; qu'un sang impur abreuve vos sillons.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS.

Les militaires entrent par la gauche des Acteurs; le peuple en foule par la droite.

[*Le refrain en chœur général.*]

(*Pendant ce refrain les militaires font le tour du théâtre, & vont se ranger, sur le pas de charge, au fond du théâtre.*)

Aux armes, Citoyens, formez vos bataillons,
Marchez, marchez, qu'un sang impur abreuve vos sillons.

BENJAMIN, *aux Volontaires.*

HALTE, front, alignement.

BLAISE, *au coin du théâtre, à la gauche des Acteurs, les autres personnages & le peuple à la droite.*

J'voudrions être là, moi; j'crais qu'j'y ferions une belle figure.

BENJAMIN, *aux Volontaires.*

Reposez-vous sur vos armes.

(*Il remet son épée dans le fourreau & va à son pere & à sa sœur.*)

GERVAIS, *l'embrassant.*

Mon fils !

THÉRESE, *de même.*

Mon frere !

BENJAMIN.

Bon jour, ma sœur; bon jour, mon pere; (*aux Soldats*) amis, ne vous éloignez pas; vous n'avez que cinq minutes de repos; dans un quart-d'heure il faut être devant Cholet.

PREMIER VOLONTAIRE, *s'avançant, tandis que les autres nétoyent leurs fusils.*

Capitaine ! quoique haraſſés par une marche longue & pénible, dans des chemins qu'on diroit avoir été tracés par le diable, nous partirons tout de suite, s'il le faut : nous ne sentons plus nos fatigues, quand nous songeons que nous allons combattre pour la République.

DEUXIEME VOLONTAIRE.

Et venger la mort de nos braves freres. Mille nom d'un canon! puiſſai-je exterminer à moi ſeul, toute cette infernale race de brigands.

LA VIEILLE MAROTTE, *bavardant.*

Venez, mes amis, venez vous repoſer! Du vin, not'homme, du vin, du pain, tout ce que j'avons, à ces braves Volontaires! Venez cheux nous, répafer vos forces! Vous allez vous battre pour nous! c'eſt ben le moins que je faſſions tout ce qui eſt en not pouvoir pour alléger vos fatigues.

(*Tous ſortent ſans obſerver aucun ordre.*)

SCENE IV.

GERVAIS, BENJAMIN, THÉRESE.

GERVAIS.

MON cher fils! qu'il m'eſt doux de t'embraſſer!

THÉRESE, *le ſerrant.*

Mon frere!

BENJAMIN, *avec énergie, toute la ſcene.*

Mon pere, ma ſœur! c'eſt aujourd'hui que la France va être délivrée de cette horde fanatique. Tous mes freres d'armes ſont animés de mon même patriotiſme : tous, d'un commun accord, brûlent

brûlent du desir de combattre. Nous vaincrons; oui, nous vaincrons! La justice est pour nous! Cholet, le repaire infect de ces lâches brigands, ne résistera point à notre valeur; & comptez que votre fils ne démentira point le serment qu'il a fait de se battre en vrai Républicain.

BENJAMIN, *fièrement.*

Sur l'air de *l'Amant statue : Célimene vous engage.*

C'est dans une République
Qu'on voit naître les héros :
C'est là que chacun s'applique
A s'illustrer par ses travaux.
A la Patrie
Faire hommage de son bras,
Des Républicains soldats
Ce fut toujours la seule envie.

TRIO.

A la Patrie
Faire hommage de son bras,
Des Républicains soldats
Ce fut toujours la seule envie.

GERVAIS, *l'embrassant avec transport.*

Mon fils, n'attends pas de moi des craintes pusillanimes! Non! tu te dois tout entier à la Patrie : combats pour elle; que les dangers ne t'effraient point; &, si la fortune t'était contraire, meurs en brave Républicain. Ta perte m'affligera, sans doute; je pleurerai mon fils; mais après ce premier moment donné à la nature, je dirai :

il eſt mort pour ſon pays, pour la Liberté; & cette idée conſolante à l'inſtant tarira mes larmes.

BENJAMIN.

La mort! je ne la crains point : mais puiſſe-t-elle m'épargner juſqu'à ce que j'ayes exterminé le dernier des tyrans & ſes odieux ſatellites. Les Rois!..... je les déteſte. Les Prêtres!... (ce nom me ſouleve) les Prêtres!.... je les abhorre. Les Nobles!.... je les mépriſe. Les Prêtres, ces hommes vils qui oſent ſe décorer du titre ſpécieux de miniſtres de paix, ne ſont que des tigres ſans cœur & ſans humanité! Les barbares! ce ſont eux qui, le ſigne ſacré de la religion à la main, animent le Français contre le Français, le pere contre le fils, le frere contre le frere; & allument les torches lugubres du fanatiſme & de la diſcorde, qui diviſent une partie de nos freres.

Sur l'air de l'*Hymne des Marseillais*.

Oui, je sens, au seul nom de prêtre,
Je sens tout mon sang bouillonner.
En est-il qui ne soit un traître
Que l'on ne doive exterminer? (*bis*)
Par eux-seuls l'affreuse discorde
Sur nous fait briller ses flambeaux;
Elle entraîne sous ses drapeaux
L'horrible fanatique horde.
Main basse, Citoyens! D'un saint zèle armez-vous!
Frappons; que ce vil sang ruisselle sous nos coups.

Refrain en trio.

Main basse, Citoyens! D'un saint zèle armez-vous!
Frappons : que ce vil sang ruisselle sous nos coups.

BENJAMIN.

Je voudrais à la République
Sacrifier jusqu'au dernier
De cette horde fanatique
Abusant un peuple grossier. (*bis*)
Voyez leur visage perfide!
Tout semble y peindre la douceur :
Hélas! ce n'est-là qu'une erreur
Qui voile leur cœur homicide.
Main basse, Citoyens! etc.

GERVAIS.

L'hypocrisie, la bassesse, la soif ardente du sang, telles sont leurs vertus.

BENJAMIN.

Et ces nobles si fiers dans leur prospérité! si vains! si dédaigneux! si insolents! infâmes imposteurs, ils crient par-tout que c'est la cause de Dieu & celle des rois qu'ils défendent, tandis que le but unique de leurs vaines clameurs est de conserver leurs parchemins à demi rongés. Guerre aux rois! guerre aux prêtres & aux nobles. Puissions-nous anéantir jusqu au dernier d'entr'eux.

THÉRESE, *avec sensibilité.*

O malheurs de la guerre! quelle métamorphose dans un cœur né sensible!

BENJAMIN.

Tu as raiſon, ma ſœur, ce cœur eſt né ſenſible; mais il s'indigne de voir les ténébreuſes trames ſourdement ourdies par les vils ennemis que nous renfermons dans notre ſein, afin de ſaper, juſques dans ſes fondements, l'édifice auguſte de la Liberté; de voir une portion de nos freres lâchement circonvenue par les inſinuations perfides d'infâmes ſcélérats titrés & mîtrés. Je connois l'humanité, ma chere Théreſe, envers l'infortuné que mon bras a vaincu; mais c'eſt une juſtice que d'exterminer les traîtres qui inondent mon pays de ſang; vouons-les à la mort; que le glaive de la Loi, ſuſpendu juſqu'ici, frappe déſormais ſans diſtinction toutes les têtes coupables. Ah! ce n'eſt point le déſir barbare de m'abreuver d'un ſang vil qui m'anime: le ciel m'eſt témoin que ſi ceux que je vais combattre avoient la bonne foi de ſe repentir, d'accepter nos Loix, notre ſainte Conſtitution; & que la Patrie les réintégrât dans ſon ſein, bien loin d'attenter à leur vie, redevenus mes freres, pour eux je donnerais la mienne. Mais, vain eſpoir; fanatiſés par les ſcélérats qui les guident, ils ont fermé l'oreille à la voix de la Patrie; ils ont étouffé le cri touchant de la nature, & mépriſé, dédaigné même le pardon généreux qui leur fut offert; qu'ils meurent donc, qu'ils meurent; & qu'ils expient, par un trépas juſtement mérité, tous les maux qu'ils nous ont fait. Mais c'en eſt aſſez, le devoir m'appelle. Adieu, mon pere, adieu. Point de pénibles ſol-

licitudes ſur votre fils ; il va venger un frere ; la Patrie, nos Loix & notre Liberté. Ah ! duſſai-je périr, je me croirois heureux de mourir pour un ſi beau ſujet. Embraſſe-moi, ma ſœur chérie, & n'oublie jamais ton Benjamin.

THÉRESE, *le preſſant dans ſes bras.*

Mon frere !

GERVAIS, *de même.*

Mon fils !

THÉRESE.

Tiens, reçois ce ſigne ſacré ; (*elle ſort une cocarde de ſa poche*) privée du bonheur de le porter publiquement, par la tyrannie de ceux qui nous avoient aſſervis, il ne m'a point quitté ; Vingt fois le jour je l'ai porté à mes levres, ſerré contre mon cœur, & arroſé de mes larmes. Qu'il orne ta tête : puiſſes-tu me le rapporter embelli des lauriers que ton courage va te faire cueillir.

BENJAMIN.

Je le reçois avec tranſport. Place-le toi-même à mon chapeau. (*Il le lui donne.*) Ah ! puiſſe cet être inanimé, quand je viendrai te rejoindre, certifier tout ce que l'amour de la Liberté, le reſpect aux loix et ſon courage auront fait entreprendre au frere qui t'eſt ſi cher, pour remplir les devoirs ſacrés que lui impoſe la Patrie. (*Il remet ſon chapeau.*) Allons, amis, partons. (*Il remonte le théâtre.*)

Le tambour roule, tous les volontaires reprennent leur poſte.

SCENE V.

GERVAIS, THÉRESE, BENJAMIN, BLAISE, MAROTTE, VOLONTAIRES, PEUPLE.

BENJAMIN, *commandant les Volontaires.*

GARDE à vous. Portez—vos armes. Amis, avant de nous mettre en marche, adreſſons en chœur à la Patrie cette priere que tout véritable Républicain doit avoir à la bouche au moment du combat.

Préſentez les armes.

(*Il ſe met à genoux; tous les perſonnages font de même.*)

BENJAMIN, *chapeau bas.*

Amour sacré de la Patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, Liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs. (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents:
Que nos ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.

Il ſe leve; tous en font autant. Le tambour roule durant le refrain.

EN CHŒUR, *ſans bis.*

Aux armes, Citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons; qu'un sang impur abreuve nos sillons.

BENJAMIN.

Portez vos armes ; par le flanc droit, à droite ; pas accéléré.

AIR : *Ah ! ça ira.*

Ils descendent par la droite des Acteurs, & sortent par la plus haute coulisse, à la gauche. Benjamin est entre son pere & sa sœur.

SCENE VI.

MAROTTE, BLAISE, PEUPLE.

BLAISE.

EH BEN ! quand j'vous l'disions ! Sont-ils des peureux ceux-là ? hein ? jarni ! j'nons jamais voulu être brigand, mais aujourd'hui j'en avons encore moins d'envie que jamais.

MAROTTE, *bavardant.*

Ces bons Patriotes ! Quelle gaieté ! Comme ils chantent ! On diroit qu'ils vont à la nôce ! Oh ! ils battront ces chiens de brigands, ils les battront ; mon cœur me le dit. Comme je les reverrai avec plaisir ! comme je les embrasserai ! Mes amis, mes amis ! préparons-leur des rafraîchissemens. On est échauffé après une bataille ; on a besoin de réparer ses forces épuisées. C'est un soin qui nous regarde. S'ils se montrent nos freres par leur courage, soyons dignes d'être

leurs sœurs par notre humanité. Il faut mettre en perce toutes nos fûtailles. Du vin, du vin en abondance ! c'est le lait nourricier du soldat.

TOUS, *gaiment.*

C'est bien dit, c'est bien dit.

MAROTTE.

Vous approuvez donc tous la motion ?

TOUS.

Oui, tous, tous.

MAROTTE.

Eh bien ! tant mieux. Je vois bien qu'il n'y a pas de vilains aristocrates parmi nous : nous ne sommes pas assez assez riches pour ça. Ces pauvres volontaires ! ils trinqueront avec nous : ils danseront avec nous : ils embrasseront aussi, par-ci, par-là, quelque jeune fillette, à la dérobée. Eh bien ! (*Elle chante d'une voix cassée*), *Gnia pas d'mal à ça, Colinette, gnia pas d'mal à ça.*

BLAISE.

Tiens ! c'te vieille Marotte ! elle chante d'aussi bon cœur que si elle devoit être aussi embrassée.

(*On entend le canon.*)

TOUS.

Voilà le canon.

MAROTTE, *très-vîte.*

C'est le siége qui commence. Allons, mes amis, rentrons chez nous ; et tout en préparant de quoi

recevoir nos hôtes après la victoire, adressons nos vœux ardens au Ciel pour qu'il fasse triompher nos braves Patriotes.

(*Ils rentrent par diverses coulisses.*)

SCENE VII.

L'orchestre joue l'air du combat de Richard. On entend un bruit confus de canons & de fusils; les tambours battent; les trompettes sonnent. Un instant après la sortie des Acteurs précédens, on leve la toile. On voit Cholet. Il y a une tour au fond, plus élevée que les maisons, au haut de laquelle flotte un drapeau blanc. *Les brigands sont dans la ville, & les Patriotes dehors, sur la scene. On se fusille à diverses repriſes; enfin les Patriotes mettent, les uns la bayonnette au bout du fusil, d'autres le sabre à la main. Dans la mêlée,* Benjamin *se fait jour à travers un groupe de brigands qu'il renverse; va à la tour, qu'il escalade, jette en bas le drapeau blanc, & y substitue le drapeau tricolore. Les brigands fuyent; quelques-uns sont renversés, d'autres faits prisonniers. Le combat cesse, & tous les Patriotes crient unanimement:* vive la Liberté, vive la République. *Westerman paraît au milieu de la ville, entouré de plusieurs Officiers de divers grades. On enfonce une porte à la gauche, qui est censée celle d'une prison; il en sort de nombreux*

prisonniers en désordre, que les Patriotes embrassent à l'envi, & tous crient de nouveau : vive la République.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS, WESTERMAN, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP, *à Westerman.*

Général, l'ennemi est dispersé : il fuit, & la ville entiere est maintenant en notre pouvoir.

WESTERMAN.

Veillons, amis ; que chacun se tienne à son poste. Que divers détachemens partent de divers points : ne leur donnons aucun relâche. Que l'on ne fasse aucun mal à quiconque rendra les armes, mais main-basse sur tout audacieux qui oserait se défendre. Que des sentinelles soient placées aux lieux où il en est besoin.

(*On en place quatre en vue.*)

Freres & amis, chacun a fait son devoir. Chacun s'est montré digne défenseur de la République. Votre général n'a que des éloges à donner à tous. Redoublons, amis, de zele, d'ardeur & de courage. Benjamin ! c'est par vous que ce signe de la Liberté flotte au haut de cette tour. C'est à tra-

vers les plus grands dangers que vous avez été l'y placer : je jure, foi de général, que cette action, qui honore votre courage, ne sera point sans récompense.

BENJAMIN, *vivement.*

Une récompense ! eh ! ne l'ai-je pas déjà reçue ? (*montrant son cœur.*) La voilà. Quand on peut se dire : « j'ai combattu pour mon pays : je n'ai point trahi l'espoir de mes Concitoyens : ma conscience ne me fait aucun reproche ; n'est-ce pas la récompense la plus digne d'un vrai Républicain ? »

TOUS, *unanimement.*

Bravo ! bravo ! nous pensons tous de même : vive la République !

WESTERMAN.

Allons, mes amis, goûter dans les bras du repos, un délassement nécessaire. Demain, demain, nous volerons à de nouveaux lauriers. Puissions-nous remplir le vœu de notre digne Convention et de tout bon Citoyen, en faisant mordre la poussiere jusqu'au dernier de ces vils ennemis de la Patrie.

TOUS, *en faisant aller leurs chapeaux.*

(*Les tambours roulent.*)

Vive la Convention ! vive la République ! vive la Liberté.

On joue l'air ça ira. Les troupes font diverses évolutions dans la plaine, au pas redoublé; puis elles rentrent dans la ville, & conjointement avec le Peuple, offrent plusieurs points de vue, sur diverses hauteurs. La toile tombe.

FIN.